

MC 93
BUBIGNY

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

TEXTE

marguerite duras

MISE EN SCÈNE ET DÉCOR

robert wilson

AVEC

lucinda childs

michel piccoli

la maladie de la mort



Un partenaire
Télérama

PARIS
PREMIÈRE

FRP
1051

La Maladie de la mort

Marguerite Duras

Mise en scène et décor :

Robert Wilson

Musique : Hans Peter Kuhn

Collaboration à la mise en scène : Ann-Christin Rommen / Costumes : Frida Parmeggiani
Lumière : Heinrich Brunke, Robert Wilson / Maquillages et coiffures : Kuno Schlegelmilch

avec

Lucinda Childs, Michel Piccoli

Coproduction : MC 93 Bobigny / Festival d'Automne à Paris

Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E. / Ruhrfestspiele Recklinghausen-Europäisches Festival

Coréalisation : Wiener Festwochen / Holland Festival / Théâtre le Volcan-Le Havre

Avec le soutien de la Fondation Daimler-Benz France et de Pierre Bergé

Équipe technique / Régie générale : Michel Leblond / Régie lumière : Eric Louchet, Pierre Setbon / Régie son : Mathias Szlamowicz, Thomas Renaut, Claire Thiebault pour le montage / Régie plateau : Pierre Leblond / Chef habilleuse : Elisabeth Berthelin / Maquilleuse-coiffeuse : Elisabeth Doucet-Paquet / Chef-machiniste : Jean-Pierre Barberot / Machinistes : André Boudic, André Breynaert, Fabrice Combier, Quentin Descourtis, Denis Gobin, Karim Hamache, Claude Tardif / Electriciens : Florent Ardouin, Olivier Bentkowski, André Borgeais, Eric Bruyer, Jaufré Thumerel

Équipe technique du Théâtre Vidy-Lausanne pour le montage à Bobigny et la tournée / Régisseur général : Marcel Challet / Chef éclairagiste : Michel Beuchot / Electriciens : Christophe Burdet, Olivier Gonthier, Anne-Julie Raccoursier / Sonoritateurs : Denis Hartmann, François Thuillard / Machinistes : Jean-Marc Bassoli, Fabien Corthesy, Félix Dorsaz, Santiago Martinez, Jacques Monachon / Habilleuse : Christine Godoy / Répétitrice : Pilou Rieunaud / Administrateur de tournée : Xavier Munger

Spectacle créé au Théâtre Vidy-Lausanne le 7 mai 1996.

Tournée 1996 / 97 : Ruhrfestspiele Recklinghausen, Wiener Festwochen, Le Volcan Le Havre, Théâtre National de Dijon, Le Carré St Vincent Orléans, Théâtre National de Strasbourg, Teatro di Genova, Thalia Theater Hambourg, Théâtre de Caen, Holland Festival, De Singel Anvers, French Theatre Season Londres, Bonlieu Annecy, T.N.B. Rennes, T.N.P. Villeurbanne.

Robert Wilson souhaite exprimer ses remerciements aux Mécènes Internationaux qui soutiennent son travail grâce à leurs aides à la Byrd Hoffman Foundation : Lily Auchincloss, Irving et Diane Benson, Pierre Bergé, Michael Caddell, Tracey Conwell, Ethel de Croisset, Cygne Design, Marina Eliades, Betty Freeman, Meredith Long, Lufthansa G.A., Mark Rudkin, Louisa Stude Sarofim, Victoire Schlumberger, The JH Simonds Foundation, Annaliese Soros, Stanley Stairs, Robert W. Wilson, The Woodward Charitable Trust et un donateur anonyme.

23 SEPTEMBRE > 26 OCTOBRE 1997

Elle dormirait, dit l'acteur. Elle aurait l'air de le faire, de dormir. Elle est au centre de la chambre vide, sur les draps blancs étalés à même le sol.

Il est assis près d'elle. Il la regarde par intermittence.

Il n'y a pas de chaises non plus dans cette chambre. Il a dû apporter les draps et puis ensuite, une à une, porte après porte, fermer les autres pièces de la maison. Cette chambre-ci donne sur la mer et la plage. Il n'y a pas de jardin.

Il a laissé là le lustre de lumière jaune.

Il ne doit pas clairement savoir le pourquoi de ces choses qu'il a faites avec les draps, les portes, la lumière.

Elle dort.

Il ne la connaît pas. Il regarde le sommeil, les mains ouvertes, le visage encore étranger, les seins, la beauté, les yeux fermés. S'il avait laissé ouvertes les portes des autres chambres, elle serait sans doute allée voir. C'est ce qu'il a dû se dire.

Il regarde les jambes qui se reposent, lisses comme le sont les bras, les seins. La respiration est de même, claire, longue. Et sous la peau de ses tempes calmement le flux du sang qui bat, ralenti par le sommeil.

Sauf cette lumière centrale de couleur jaune qui tombe du lustre, la chambre est sombre, ronde, on dirait, close, sans fissure aucune autour du corps.

Elle est une femme.

Elle dort. Elle a l'air de le faire. On ne sait pas. L'air d'être tout entière partie dans le sommeil, avec les yeux, les mains, l'esprit. Le corps n'est pas tout à fait droit, il verse un peu sur le côté, vers l'homme. Les formes sont souples, leurs enchaînements sont invisibles. Des mots viennent à la bouche, ceux de la dislocation des formes sous la peau qui recouvre.

La bouche est légèrement entrouverte, les lèvres sont nues, gercées par le vent, elle a marché sans doute pour venir et il fait déjà froid.

Que ce corps dorme ne signifie pas qu'il soit sans vie aucune. C'est le contraire. Et à ce point qu'à travers le sommeil il sait quand quelqu'un regarde. Il suffit que l'homme pénètre dans la zone de lumière pour qu'un mouvement brusque le traverse, que les yeux s'ouvrent et qu'ils observent, inquiets, jusqu'à ce qu'ils le reconnaissent.

C'était sur la route nationale au lever du jour lorsque le deuxième café avait fermé qu'il lui avait dit qu'il cherchait une jeune femme pour dormir auprès de lui pendant quelque temps, qu'il avait peur de la folie. Qu'il voulait payer cette femme, c'était son idée, qu'il fallait payer les femmes pour qu'elle empêchent les hommes de mourir, de devenir fous. Il avait pleuré encore, tout exténué de fatigue qu'il était. L'été lui faisait peur. Leur solitude dans l'été, quand les stations balnéaires étaient pleines de couples, de femmes et d'enfants, quand ils étaient moqués partout, dans les variétés, les casinos, les rues.

Dans la terrible lumière du jour, elle le voit pour la première fois.

Il est élégant. Dans le désastre qu'il vit en ce moment même, reste l'appareil des habits d'été, trop chers, trop beaux, cette longueur du corps, ce regard noyé dans la simplicité des larmes qui fait oublier les habits. Ses mains sont très blanches, sa peau. Il est mince, grand. Comme elle, il doit avoir été rompu aux sports des écoles très tôt dans sa vie. Il pleure. Autour de ses yeux des restes de khôl bleu.

Elle lui dit qu'une femme payée reviendrait au même que s'il n'y avait personne. Il dit qu'il est sûr de la vouloir ainsi, sans amour pour lui, rien que le corps.

Il n'avait pas voulu, qu'elle vienne tout de suite. Dans trois jours il avait dit, le temps de ranger.

Il l'avait accueillie prudemment, avec une certaine froideur, ses mains étaient glacées dans l'été. Il tremblait. Il était habillé de blanc comme le jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs.

Il avait demandé de ne savoir ni son nom ni son prénom. Lui n'avait rien dit et elle n'avait rien demandé. Il lui avait donné l'adresse. Elle connaissait l'endroit, la maison, elle connaissait bien la ville.

Le souvenir est confus, pénible. C'était une demande humiliante. Mais qu'il fallait quand même faire, des fois qu'elle se serait installée. Il se souvient d'elle à l'intérieur du café, de cette autre femme, de la douceur corporelle de la voix, de la coulée de larmes sur le visage blanc. Des yeux, bleus à s'y méprendre. Des mains.

Elle dort. A côté d'elle, sur le sol, il y a un carré de soie noire. Il voudrait lui demander à quoi cela peut lui servir, puis il y renonce, il se dit que ce doit être en général pour la nuit se protéger les yeux de la lumière et, ici, de cette lumière jaune qui tombe du lustre réverbérée par les draps blancs.

Elle a posé ses affaires contre le mur. Il y a des tennis blancs, des vêtements de coton également blancs, un bandeau bleu sombre.

Elle se réveille. Elle ne comprend pas tout de suite ce qui se passe. Il est assis sur le sol, il la regarde légèrement penché sur son visage. Elle a un geste de défense, mais à peine, de se recouvrir les yeux avec son bras. Il le voit. Il dit : Je vous regarde, rien d'autre, n'ayez pas peur. Elle dit que c'est de la surprise, pas de la peur.

Ils se sourient. Il dit : Je n'ai pas l'habitude de vous. Il est fardé. Il est en noir.

Marguerite Duras,
Les yeux bleus, cheveux noirs, Editions de Minuit, 1986

Les gens, de Peter Handke à Maurice Blanchot, ont cru que c'était contre les hommes face aux femmes, *La Maladie de la mort*. Si on veut. Mais je dis que si les hommes se sont intéressés à ce point à *La Maladie de la mort*, c'est qu'ils ont pressenti qu'il y avait là quelque chose en plus, et qui les concernait. Extraordinaire qu'ils aient vu. Mais aussi extraordinaire que certains n'aient pas vu que dans *The Malady of death*, il y a un homme parmi les hommes face aux hommes et au-delà, de façon très précise, il y a un homme face aux femmes seulement.

Marguerite Duras,
La Vie matérielle, POL, 1987

FRFAP_1992_TH_01_P05

*Ecrire
ce n'est pas raconter des histoires.
C'est le contraire de
raconter des histoires. C'est raconter tout
à la fois. C'est raconter
une histoire et l'absence de cette histoire.
C'est raconter une histoire qui
en passe par son absence.*

MARGUERITE DURAS
LA VIE MATÉRIELLE